This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2639
Ta5Q4

RARY
THE
RSITY
F
ERNIA

LAURENT TAILHADE

QUELQUES FANTÔMES DE JADIS

Viret semper laurus nec fronte caduca carpitur.

OVIDE.

PARIS
SOCIÉTÉ DES TRENTE
ALBERT MESSEIN
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1913

QUELQUES
FANTÔMES DE JADIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

530 exemplaires numérotés à la presse, dont 10 exemplaires sur Chine, 20 exemplaires sur Japon et 500 exemplaires sur vergé d'Arches.

N° 88

LAURENT TAILHADE

QUELQUES FANTÔMES DE JADIS

Viret semper laurus nec fronte caduca carpitur.

OVIDE.

PARIS
SOCIÉTÉ DES TRENTE
ALBERT MESSEIN
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1913

PQ2639
Ta5Q4

AU SCULPTEUR

AUGUSTE RODO DE NIEDERHAUSERN

« MAITRE DES PIERRES VIVES »

Son admirateur et son ami.

L. T.

Auteuil Paris, le 2 février 1913.

M560411

T

VERLAINE

VERLAINE

Il y a seize ans, le 29 janvier 1896, dans le morne quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève, entre les jardins qui subsistent et les murs glacés du Panthéon, mourait un homme encore jeune, ignoré de ses voisins et méconnu de son portier. Un logis de hasard, hôtel meublé en proie à la vermine, repaire de chemineaux ou de malfaiteurs, avait accueilli l'heure suprême du vagabond, espèce de Juif-Errant dont la silhouette picaresque illustrait, depuis quelques années, les paysages nocturnes du Quartier Latin.

C'était — disait Rachilde — « un homme pauvre et doux », intempérant aussi, que les promeneurs attardés rencontraient du pont Saint-Michel au carrefour de l'Observatoire, traînant ses chausses et battant l'estrade, toujours en pointe d'alcool, toujours à la recherche

d'une taverne amie où boire un dernier verre, hôte des marchands de vin les moins recommandables, familier des bistros, membre de cette « académie » où l'on débite, rue Saint-Jacques, de l'absinthe en rasades, pour un prix consternant de bon marché et qui met le poison à la portée de tous. L'homme pérégrinait, du soir au matin, dans les endroits où l'on s'enivre. Un troupeau de disciples, gens altérés de gloire et de boissons fortes : pierreuses en cheveux, éphèbes dépourvus de linge, péripatéticiens aux ongles noirs, lui faisaient escorte de café en café, du vieux *Procope* au jeune *Soleil d'Or* accompagnés, parfois, d'artistes, de curieux, de snobs littéraires et de poètes venus là parce que la Muse, comme le feu, rend pur ce qu'elle touche. Et cela faisait un groupe incohérent, plein de mélanges bigarrés et d'éléments contradictoires, où Bibi-la-Purée, avec un abandon évangélique, tutoyait, vers deux heures du matin, Monsieur Robert de Montesquiu. Quant au promeneur objet de ces rencontres, il faisait paraître une charpente vigoureuse, encore qu'il semblât vieilli, plutôt que vieux, infirme presque, moins par l'effort du temps que par

les troubles d'une vie ardente, calamiteuse et discréditée. Il marchait, coiffé en lampion d'un feutre mou, éternellement cravaté d'un cache-nez gris sale, dont les bouts pendaient sur ses épaules à la façon d'une steinkerque. La jambe défaillante, et courbé sur un bâton de trimardeur, il faisait involontairement songer à ces rôdeurs champêtres qui, sans labourer ni moissonner en aucune saison, courent les foires et les marchés, s'avinent à l'auberge et, de Pâques à la Saint-Martin, dorment à l'ombre des meules ou dans l'herbe en fenaison. Mais le visage, d'une laideur magnifique et surprenante, d'une laideur à la Socrate, populacière et divine, avec son beau crâne pareil à la coupole d'un temple, son front dévasté par le génie et la souffrance, avec, aussi, le clignotement goguenard des yeux obliques, démentait ce que l'homme pouvait avoir de rustique et de falot.

Il mourut.

Après maintes villégiatures dans les hôpitaux de Paris, où les sobres douceurs de l'Assistance publique suspendaient pour quelque temps son hygiène empoisonneuse, par un jour brumeux de la saison mauvaise, il rendit l'esprit sur une

couche de hasard, non moins triste et nauséabonde que le grabat funèbre où Beethoven expira.

Le 28 mai 1911, sous les arbres en fleurs du Luxembourg, à cette heure charmante de l'année où

Des bouquets de lis blancs croissent aux bords de l'onde,

où montent les parfums sucrés de l'aubépine et du laurier, où déjà s'épanouissent les roses, un cortège défilait sur les terrasses italiennes, peuplait d'allégresse le promenoir des Médicis.

Un poète chantait :

Tout est joie, harmonie, enthousiasme, amour,
La bourrasque ennemie a cessé ses querelles,
L'air roucoule, alentour, d'un bruit de tourterelles,
Et la terre a repris sa robe de printemps. »

C'était grand'fête, fête de jeunesse, d'harmonie et de lumière, auprès d'un échafaud qui eélait aux regards une effigie encore mystérieuse. Les jeunes hommes apportaient des vers, les femmes des guirlandes ; quelques-uns offraient au souvenir la libation des larmes.

Bientôt, le voile qui dérobe les simulacres

divins, tombant au signal accoutumé, découvrait, ennobli, purifié au contact de l'Art, promu à la vie éternelle, affranchi désormais dans la Beauté, le fantôme du cynique promeneur, de l'imbriaque et du nomade, terrassé là-bas, naguère, dans un bouge, par le démon de l'alcool.

Autour du buste, à la fois idéal et véridique, le statuaire Auguste de Niederhaüsern enchaînait une ronde pathétique de femmes dolentes et blessées, mais que rassérène « la chanson bien douce », la plainte confidente du poète, la suavité de cadencer leurs pleurs au rythme des beaux vers.

Et, dans cette apparition d'un chef-d'œuvre — dont se peut enorgueillir même la France de Puget et de Rodin — revivait le bohème calamiteux qui, sous la voûte des mêmes arbres, le long des parterres épanouis, avait conduit si souvent par la main sa détresse et fait asseoir sa pauvreté : mais, à présent, nimbé de gloire, échappé aux outrages de la vie, aux misères du tombeau, cependant qu'à travers les rayons adoucis du crépuscule, dans la lumière d'or que l'approche du soir atténue et

colore, épleyant le frisson de leur aile satinée, un vol de colombes, gris et rose, venait, emblème de paix, de réconciliation et d'amour, poser sur la pierre immortelle et désormais sacrée.

Or, ce défunt obscur, ce trimardeur scandaleux, compagnon des maritornes et des mauvais garçons, maintenant apparu dans ce marbre où son génie inspirateur, guidant la main filiale de l'artiste magnanime, assume dorénavant une vie éternelle d'apothéose et de splendeur ; ce malade incorrigible, ce pilier de tavernes, dont le buste s'érige pour le Paris studieux en ce Luxembourg mélancolique et beau où vinrent s'asseoir nos premiers rêves ; ce mendiant près de qui veille maintenant l'Ange propice de la Gloire, ce rôdeur, ce pauvre, cet exilé de toutes les fêtes, ce vagabond devenu dieu, c'était Paul Verlaine — Paul Verlaine, le plus grand poète du XIXe siècle, sans excepter Victor Hugo !

Mes relations personnelles datent de 1883 — trente ans, long espace de nos âges mortels ! — elles remontent à *Lutèce*, au petit cénacle des *Hydropathes* ou buveurs d'eau, fondé par Emile Goudeau, qui mourut alcoolique, aux

symposium du *Café Procope*, du *Soleil d'Or* et du *Mercure de France*, alors à son aurore.

« *Poor* Lélian » revenait escorté d'une légende saturnienne où l'Envie et la Sottise avaient collaboré pour la plus grande part. M. Henry Fouquier, en prononçant le nom du poète, faisait à peu près la même grimace qu'en prenant une bûche au baccarat.

Mais l'animadversion des pleutres, la haine des lâches et des imbéciles, tant de mensonges accumulés grandissaient encore à nos yeux ce revenant de la douleur et de l'exil. Une légion thébaïne s'était formée autour de lui, aveugle et sourde à tout ce qui n'était pas la gloire du poète. Nous l'aimions. A ses côtés prenaient place quelques jeunes hommes dont la plupart devaient connaître, à leur tour, la gloire en lingots d'or ou tout au moins en gros sous. Vers la même époque, Marie Krysinska disputait à Gustave Kahn la priorité dans l'invention du vers libre. Marie Krysinska, juive polonaise, près de qui Rollinat avait appris à méditer sur la fragilité de l'humaine plasmature. Servante de brasserie, elle avait pris au fossoyeur des *Névroses* l'habitude maugracieuse de bafouiller

des vers sur son piano, si bien qu'on la nommait familièrement « la verseuse de Chopin ».

Là, venait aussi Jean Moréas, un Moréas moins connu et, peut-on dire, avant la lettre, qui n'avait pas encore inventé l'Ecole Romane et les diverses religions qui l'ont illustrée par la suite. C'était pour lors un quidam assez mal-appris. Il débarquait du *Chat Noir* où, pendant tout un hiver, il avait servi de plastron et de chouette aux ivrognes de Salis.

Celui-là ressemblait à une pie de cordonnier, avec ses jambes maigres, ses longues pattes, le noir de toute sa personne et le nez surprenant qu'on lui voyait. Coiffé d'un nom d'opérette — il s'appelait au vrai Pappadiamantopoulos — et d'un physique de café-concert, avec un accent à débiter des cacahuètes entre la rue Saint-Ferréol et le port de la Joliette, le sourcil gauche incrusté d'un monocle, un tic lui faisait involontairement relever l'épaule droite, tandis qu'il humectait de salive son pouce et son index dont il faisait aussitôt profiter sa moustache, à défaut d'autre essence. Il portait des souliers pointus, du linge sale et des gants jaunes. Il cherchait sa voie ; il se

montrait condescendant aux inspirations d'Anatole Baju, ancien meunier devenu instituteur par la grâce d'un homme politique, et symboliste, par les ténèbres inhérentes à son entendement. Plus tard, MM. Charles Maurras et Pierre Lasserre ouvrirent l'esprit de Moréas, à peu près comme une écaillère ouvre sa marchandise, lui révélèrent l'art néo-classique et la tragédie en cinq points. Même ils promirent à ce doux enfant des Muses qu'il prendrait la perruque de Jean Racine à la cour de Philippe VIII, ce qui serait — n'en doutez aucunement — arrivé si Moréas n'avait pas eu la fâcheuse inspiration de mourir quelques semaines avant le retour du dit prince dans sa bonne ville de Paris.

D'autres encore, pèlerins d'un soir, éblouis par le reflet d'une gloire si haute, approchaient le maître bien-aimé : Fernand Icres, poète brutal et truculent, venu sous les auspices de Léon Cladel, et que devait emporter bientôt une mort prématurée. Ainsi que l'auteur des *Bouscassié*, Icres apportait la sonorité d'une langue presque latine, étonnante et détennante, pleine d'emphase et de sauvagerie. En des vers d'un

naturalisme forcené, rebelle aux citations, brâmait une fervente et rudanière luxure qui faisait de lui comme une sorte de Lucrèce paysan, d'autant plus acharné aux délices de la vie, à l'amour, que, déjà, le soir étendait sur son front pâle un crépuscule menaçant.

Puis, c'était Edmond Haraucourt, déjà poète officiel, adapté aux cantates, pour qui, dès sa première jeunesse, les méchants vers n'eurent aucun secret ; le pauvre Mac-Nab, grelottant et malpropre ; Emmanuel Signoret, malpropre aussi, mais avec des enthousiasmes de séraphin déplumé, Emmanuel Signoret à qui ses longs cheveux, sa voix de ténor poitrinaire, ses yeux d'azur et ses ongles de bitume donnaient l'apparence d'un Galaor miteux, d'un Parsifal tombé dans la débine, d'un héros vierge, vierge surtout de brosses et de bains. Quelques autres : MM. Mathias Morhardt, qui ne s'adonnait encore point à cultiver les Droits de l'Homme ; Edouard Rod, que l'on devait, plus tard, surnommer « Anatole Suisse » ; Charles Vignier, pique-assiette résolu et poète évanescent ; Rodolphe Darzens, que le commerce des voitures allait bientôt ravir au char d'Apollon. Ces

jeunes hommes préludaient, se communiquaient des vers, des essais, des poèmes en prose, dans la fumée âcre des pipes et l'odeur atroce des alcools. A qui mieux mieux, ils se vilipendaient.

Un aimable visage entrait parfois dans cette cage de fauves qu'était le *Soleil d'Or*. Il se nommait Albert Samain. C'était un grand garçon doux, réservé, un peu timide, avec une parole voilée et grise qui n'était pas sans charme, quelque chose de souffreteux et d'étriqué, mais d'une grâce réelle, plein de distinction et de bonté. Suscité par Verlaine, comme autrefois l'auteur de *la Belle Vieille*, Maynard, fut suscité par Malherbe, il acquit néanmoins assez vite une personnalité discrète et doucement hautaine, qui lui conféra une place d'élection parmi les poètes de son âge.

Il venait du Nord, de ces Flandres françaises où l'ardeur espagnole, accoitée, enrichie, on le peut dire, par la beauté du sang flamand, a donné des poètes comme Desbordes-Valmore, et Mme Burnat-Provins. Albert Samain était issu de Lille, capitale industrielle et savante des pays noirs où s'élabore la richesse.

Il mourut jeune, à quarante-deux ans, aimé

des Dieux, sans doute, puisqu'un baiser de la Gloire vint fermer ses paupières et qu'il n'eut pas la douleur de survivre aux rimes en fleurs de ses vingt ans.

Samain, dans cette foire intellectuelle du *Soleil d'Or*, prenait place à côté d'Alfred Valette, de l'espiègle Rachilde qui débutait alors, et dont le premier roman, *Monsieur Vénus*, obtenait un succès d'art chez les esprits cultivés, de scandale chez les Bourgeois. Depuis, nous eûmes, Albert Samain et moi, l'honneur d'assister au mariage de Rachilde en qualité de ses témoins.

Gabriel Vicaire, le poète des *Emaux bressans*, représentait, dans ce monde hétéroclite, l'Ecole de l'Apéritif.

Il en suivit les errements avec une fermeté peu commune, jusqu'au temps où la mort le prit et, comme le duc de Clarence, l'emporta dans un tonneau d'esprit-de-vin. Il jouait, dans les catacombes du Symbolisme, le même rôle que les stoïciens de Couture dans l'*Orgie romaine* : au nom de la Gaîté française, du Vaudeville et du « bon sens ». Il protestait contre l'art nouveau, contre les tentatives des

jeunes poètes qui cherchaient leur voie hors des sentiers battus, On le disait justement l'auteur principal d'un bouquin, par la suite fort estimé des bibliophiles à cause de sa rareté : les *Déliquescences d'Adoré Floupette.* On y lisait des mignardises dans le genre de ce petit morceau :

Si l'âcre désir s'en alla,
C'est que la porte était ouverte !
Ah ! verte, verte, combien verte
Etait mon âme, ce jour-là.
C'était — on eût dit — une absinthe
Prise — il semblait — dans un café,
Par un Mage très échauffé,
En l'honneur de la Vierge Sainte !
C'était la voix verte d'un orgue
Agonisant sur le pavé,
Un petit enfant conservé,
Dans de l'eau — très verte — de la Morgue.
Ah ! comme vite s'en alla,
Par la porte à peine entr'ouverte,
Mon âme effroyablement verte,
Dans l'azur vert de ce jour-là.

Vicaire, bon poète dans le médiocre, avait peut-être mieux à faire que ces tours de force

à l'usage des ratés. Gros, pesant, carré, le masque d'un « poids lourd », massif d'allures et de face congestionnée, il ne pouvait passer pour beau qu'au pays des aveugles. Les dernières années de sa vie, qui n'atteignit pas la cinquantaine, s'écoulèrent dans un café du Luxembourg. Il arrivait à midi, s'en retournait à deux heures du matin, emportant sous son bras un litre de rhum pour égayer sa nuit. Il n'avait pas l'ivresse godailleuse et bon enfant de Paul Verlaine. A le voir ainsi, renfermé, taciturne et misanthrope, nul n'aurait soupçonné cet homme de mise correcte et d'abord rechigné, ce bourgeois faisandé en ivrogne, capable d'écrire des vers pleins de fleurs, d'oiseaux, de jeunesse et de clarté, d'aiguiser des épigrammes un peu vieillottes contre les jeunes poètes qui préféraient ne boire que de l'eau.

Verlaine, quant à lui, ne goûtait qu'à l'hôpital ce chaste breuvage. C'était un vieil enfant, jamais sevré du « flot sans honneur » qui emporta Musset, Edgard Poë et tant d'autres ! Il s'éloignait déjà dans la quarantaine.

C'était aussi un pénitent saugrenu, Tannhaü-

ser de caboulot, que la Grâce avait touché, sans que jamais l'on sût pourquoi.

Sagesse venait de paraître chez l'éditeur Palmé, ce qui n'empêchait en aucune façon le poète d'écrire *Parallèlement* et le reste.

La sensation nouvelle d'avoir conquis, « une candeur d'âme d'une fraîcheur délicieuse » alternait chez lui avec les pires ordures et les jurons désordonnés. Il ne s'en apercevait même pas. Nul doute d'ailleurs qu'il ne fût sincère. La foi puérile, un peu taquine, le patriotisme vociférateur et bon enfant qui « revient de la revue », à l'heure où les bourgeois sont couchés, n'ont rien qui doive surprendre chez un tel homme. Cet être aérien, sonore et fugitif, aurait perdu la grâce et non acquis la force par l'étude et la méditation qui, seules, affranchissent des dieux. Ce fut une intelligence d'adolescent ou de femme, avec la surémotivité, le désarroi, la faiblesse nerveuse, l'appétit de mysticisme et de débauche, d'extase et de bestialité, propres aux « dégénérés supérieurs », en mal d'hiérogénie.

Ainsi l'a dépeint Anatole France, dans le Choulette, quelque peu grimaçant, du *Lys*

rouge, hétéroclite et surprenant, mélange bizarre de biberon et d'illuminé, quelque chose comme un François d'Assise tombé dans les spiritueux, Diogène et Bernardone allant de la buvette à Santa Maria dei Fiori, tantôt baisant les pas de Béatrice, « alors que la servante du soleil avance lumineuse », tantôt popinant avec les commères de Boccace, tantôt servant la messe, tantôt versant à boire, quittant volontiers la procession pour chanter vêpres au cabaret, alternant l'Eucharistie et la bouteille, prosterné devant le Seigneur ou couché dans ses vignes, promenant aux regards des Philistins ébahis un amalgame paradoxal de repentance et de godaille, de transports mystiques et de délires imbriaques, de contrition et de mal aux cheveux.

La conversion de Paul Verlaine datait de sa captivité dans la geôle de Mons où le mauvais vouloir de ses proches le garda sans raison et sans humanité, quand la plus mince démarche auprès des autorités belges eût obtenu son élargissement.

La société — dit Henri Heine — est une république. Quand l'individu prétend s'élever, la com-

munauté le refoule par le ridicule et la diffamation.

Le pharisaïsme, le goût du médiocre, la haine des supériorités, l'exécration du génie, inhérente au public, chaque élément du pacte social concourut à exagérer les peccadilles verlainiennes. On mit aux fers cet ivrogne tumultueux et candide, comme le pire malfaiteur.

De le savoir blessé, tous les chacals, tous les dogues, tous les ânes vinrent s'ébattre sur son nom. Et pas un de ses anciens amis, pas même François Coppée, qui plus tard, devait assumer le ridicule d'écrire une préface au florilège de Verlaine, pas un n'éleva la voix pour notifier au monde tant d'ignominie et tant de lâcheté!

Les malencontres de Paul Verlaine, pendant la première partie de son existence, prirent toutes leur origine dans ses noces avec Mlle Mauté, dans la haine prudhommesque du beau-père, buveur d'eau et grand admirateur de Béranger.

Verlaine, pendant ses fiançailles, proféra les serments et les exécrations habituelles aux ivrognes. Il avait promis, juré de ne plus boire.

Or, un matin, fort peu avant midi, ne le voyant pas descendre à l'heure du déjeuner, sa mère le vint quérir dans sa chambre. Nu comme un ver, mais chaussé de bottines fangeuses et gardant sur la tête son chapeau haut de forme cabossé, l'auteur de la *Bonne chanson* — la *Bonne Chanson*, ce *Cantique des Cantiques* aux Batignolles — cuvait ses libations nocturnes et ronflait comme un chantre, sans plus se soucier de la petite fée « en robe grise et verte avec des ruches » que de la reine Pédauque ou de Sémiramis.

J'ai rencontré, douze ans plus tard, Mme Mathilde Mauté, depuis peu divorcée, et, faut-il croire, épaissie, dans la maison de Charles Cros, qui lui-même devait mourir bientôt, victime de l'alcool. C'était un lieu cocasse, plein de bonhomie et de cordialité, de « zutisme » aussi, pour imiter en son langage le maître de la maison. On y faisait carrousse et on y disait des vers, puis médianoche, arrosant de genièvre et de whisky, sans aucune espèce de soda, quelques tranches de viande froide et du gingembre confit.

Mme Mathilde Mauté ne paraissait pas autre-

ment se plaire dans un tel milieu. Nous ne l'approchions guère sans timidité, car c'était pour elle, pour cette femme effacée et tout de noir vêtue, que Verlaine repentant avait écrit les vers si doux qui nous frappaient au cœur.

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles,
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme ?

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste ?

Remords si chers, peine très bonne,
Rêves bénits, mains consacrées,
O ces mains, ces mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne !

C'est pour elle encore, dans un espoir de retour et de réconciliation, qu'il implorait la caresse de son fils « et le tendre bonheur d'une paix sans victoire » :

Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé
Que s'ouvrait dans mon cœur la dernière blessure,
Celle dont la douleur plus exquise m'assure
D'une mort désirable en un jour consolé.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure !
En ces instants choisis elles ont éveillé
Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé,
Et tout mon sang chrétien chanta la Chanson pure.

J'entends encor, je vois encor ! Loi du devoir
Si douce! Enfin je sais ce qu'est entendre et voir,
J'entends, je vois toujours ! Voix des bonnes pensées,

Innocence, avenir ! Sage et silencieux,
Que je vais vous aimer, vous un instant pressées,
Belles petites mains qui fermerez nos yeux !

Et, certes, nous hésitions à baiser la main de Mme Mauté, comme un croyant du Moyen Age eût hésité à boire un vin profane dans les vases sacrés. Au demeurant, ses propos étaient d'une bourgeoise ; elle ne paraissait d'ailleurs se souvenir ni des hontes, ni de la gloire. Verlaine avait disparu du champ un peu étroit de son esprit. On la disait fiancée à je ne sais quel rond-de-cuir. C'était Marie-Louise appelant Neipperg « le Général ».

On narrait toutefois de sinistres histoires. Un jour que, pris de boisson, Paul Verlaine se querellait avec sa femme, il avait empoigné leur enfant au berceau et, le tenant suspendu hors de la fenêtre (ils habitaient un cinquième), faisait le simulacre de le jeter sur le pavé, si Mathilde ne venait à résipiscence. La mère, affolée, promit tout ce que demandait l'ivrogne, mais ne consentit plus désormais à faire « le geste qui pardonne ».

Quand *Sagesse* apprit au monde le nom de Paul Verlaine, que la *Bonne Chanson* et les *Fêtes Galantes* avaient manifesté seulement à quelques artistes avertis, le Parnasse agonisait.

Leconte de Lisle, ce « bibliothécaire pasteur

d'éléphants », comme disait, sans révérence, un jeune de cette époque, menait boire son dernier troupeau de buffles, empaillait son ultime jaguar.

Banville disparu, toute une horde obscure s'évertuait aux rimes riches, aux vocables hiératiques et bombinateurs. Elle eût consenti à se faire amputer de la main droite... que dis-je? a perdre ses droits civils et politiques, plutôt que de faillir à la consonne d'appui.

Sully-Prudhomme enchifrenait sa timidité dans des rêves philosophiques et moraux qu'on eût dit élaborés, pendant les averses d'équinoxe, dans une cave obscure, par un homme très enrhumé.

Mais l'archaïsme triomphait. Ce n'étaient que bons dieux de bois, paysages tropicaux, rimes riches et couleurs criardes. Jean Lahor, éminent vétérinaire de Pégase, qui nomma *Le Néant* son premier recueil de vers, proférant ce jour-là un aveu méritoire, en ce qu'il précisait la teneur du volume et dispensait de lire plus avant.

Après les buccins de Victor Hugo, après le gong du Parnasse, la voix pure et douloureuse

de Verlaine émut délicieusement. Ces douces larmes fondirent, comme dit Veuillot, « les glaces et les graisses », dédorèrent les idoles, mirent un peu d'humaine vérité dans la poésie artificielle en faveur il y a trente ans.

Chez lui, plus d'Apocalypse, plus d'archéologie ou d'exotisme. Après avoir montré qu'il était capable, autant et mieux que n'importe quel poète, de parler grec ou sanscrit, d'évoquer les fils de Raghû, les héritiers de Pélops, de faire métier d'émailleur, d'orfèvre et de miniaturiste, il brisait judicieusement le vers incassable du Parnasse, rompait les cadences monotones de ses prédécesseurs. Comme Richard Wagner avait désemprisonné la mélodie, il déliait le rythme poétique. Pour entendre et goûter le sien, il ne fallait plus qu'avoir l'oreille juste et se donner la peine d'écouter. Le vers ossifié, durci, sclérosé peut-on dire, par la technique parnassienne, reprenait avec lui son envol et sa fluidité. Ce n'était pas encore le charme du vers faux, mais celui du mineur, de la sonorité atténuée où les fluides syllabes prêtent au langage plus d'harmonie et d'élasticité.

A force de rechercher la violence et l'ampleur

du son, les poètes à la suite d'Hugo avaient, pour ainsi dire, fait disparaître l' « *e* » muet de leurs poèmes, l' « *e* » muet qui prête à notre langue une vénusté sans seconde, enveloppe comme d'une brume transparente les contours de la phrase, pour les adoucir et les magnifier.

Vous nous reprochez — écrivait à un étranger Voltaire — vous nous reprochez nos « *e* » muets, comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche. Mais c'est précisément dans ces « *e* » muets que se trouve tout le charme de notre prose et de nos vers. « Empire », « Couronne », « Flamme », « Victoire », Diadème, toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Cette voyelle atone, dont Rivarol comparait aussi la musique « aux dernières vibrations des corps sonores », triomphe chez Verlaine, y reprend les mêmes grâces que dans Racine ou dans Chénier :

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O reine ! ô de Minos épouse désolée !...

Elle rend « plus vagues et plus solubles dans l'air » ces pièces brèves, odelettes, romances sans paroles, que l'on dirait écrites pour la « musicienne du silence » dont parle Stéphane Mallarmé.

Une aube affaiblie
Verse dans les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants,
Et d'étranges rêves,
Comme des soleils
Couchants sur les grèves,
Fantômes vermeils,
Défilent sans trêve,
Défilent, pareils
A de grands soleils
Couchants sur les grèves.

Cette prodigieuse virtuosité, ces tours de force que nul poète, de Ronsard à Banville, n'exécuta si aisément, n'étaient point, malgré

nos préoccupations techniques et notre souci d'art, ce qui nous frappa tout d'abord quand *Sagesse* vint à nous.

Les Fêtes galantes, qui marquent la transition du faire parnassien à la méthode qu'adopta Verlaine, quand, dégagé de toute influence étrangère, il se rendit maître de sa pensée et de son instrument, *les Fêtes galantes* témoignent d'un art conduit à cette perfection extrême qui semble naïve et naturelle chez les poètes comme Lélian ou La Fontaine. Mais Lélian a touché la grande harpe romantique. Il a respiré l'air d'Hugo, volé près du grand aigle, comme un cygne harmonieux qui, dans un chant sublime, porte jusqu'aux étoiles son amour et ses douleurs.

Les Fêtes galantes, dans un parc de Watteau, sous les charmilles de Louveciennes ou les ormes de Saint-Cloud, ne tentent point ces hauteurs. Elles transposent en vers d'une légèreté sans pareille tout ce que le XVIIIe siècle, frivole, pimpant et convenu, a laissé de pastels, de sanguines et de camaïeux : Fragonard, la Rosalba, les amours nus et gras du très fade Boucher.

La musique a popularisé la plupart de ces

morceaux. Fauré, Debussy les ont chacun interprétés à leur manière. Mais avaient-ils besoin d'être enchâssés dans une musique, pour belle qu'on la suppose, les purs diamants du poète vénéré ?

Cette intrusion de la musique dans les vers des poètes fait songer au mot connu de Renan, à qui le bon Marcel Legay, chansonnier de Montmartre et du Quartier Latin, offrait un morceau de la *Vie de Jésus* qu'il venait de mettre en musique :

Ah ! mon enfant, comme vous êtes bon d'avoir songé à cette bagatelle et comme je vous remercie, Et pourtant, voyez jusqu'où va l'erreur humaine. Vous avez mis mes phrases en musique. Hélas ! je croyais l'avoir fait moi-même.

Et c'est le défilé des belles inhumaines, des Tyrcis, des Pierrots et des Léandres, des bergers de Florian et des masques italiens, tel que l'on en voit sur les panneaux de vernis Martin, menant un « troupeau poudré » ou bien prenant des poses chantournées au pied de Cydalise ou de Manon Lescaut. Frivolité sensuelle, petit plaisir lentement savouré et, par-

tout cette « douceur de vivre » que Talleyrand ne pouvait, au déclin de ses jours, évoquer sans émoi. Les mandolines jasent. Tout ce monde va, rit, chante et danse, baigné par de

.....molles ombres bleues,
Un calme clair de lune triste et beau
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Les *Fêtes galantes* s'achèvent sur une page douloureuse, sur une élégie auprès de quoi les présopopées de Lamartine sont fades, et grossières les apostrophes de Musset. Au milieu des rires, des chants, des propos fades, une haleine funéraire passe et touche les couples énamourés. Le cor de la chasse fantastique sonne dans la forêt prochaine, comme dans le ravin d'Atta-Troll. Sous les jupes à paniers et la poudre blanche, à la maréchale gambade le squelette et ricane la tête de mort. Oublier n'est pas mourir !

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches ! — C'est possible.

Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

L'émotion intime, cet arrachement d'une conscience que transpercent les épines délicieuses d'un vœu inexaucé, la plainte,

Et cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,

suscitèrent dans la plupart de nos contemporains une profonde ivresse. Nous ne voulûmes

d'autre maître ; sans distinction de parti ou de doctrine, épris d'un art si neuf, de ce lyrisme ardent et pur, nous entrâmes dans le sillage de Verlaine et suivîmes son étendard. Car on aime les autres poètes comme des amis, des confidents. Mais Verlaine, tous, nous l'aimons à la fois comme une maîtresse et comme un dieu.

Si quelques-unes des pièces écrites en Belgique, pour complaire, sans nul doute, à l'aumônier de la prison, sentent le Catéchisme de persévérance et le mois de Marie, si parfois l'on y trouve des bouquets d'autel en papier peint, celles que fit jaillir le poète de sa douleur et qu'il proféra, comme dit Calderon, « par la « bouche de ses blessures », atteignent les sommets de la beauté.

C'est là sa *Divine Comédie* et sa *Consolation éternelle.* Ici, plus de littérature, de développements oratoires ; nulle rhétorique, mais la flamme intérieure, le coup d'aile de Psyché montant au *Paradis perdu.* Les mots sont tous unis simples étrangement. Les épithètes morales suffisent à peindre ; la chair s'est fondue ; immatérialisée, elle s'est consumée aux flammes

de l'amour, évanouie en ses torrents ; il n'en reste qu'une ombre, comme dans les Vierges, les Martyrs de Théry Boots, de Gérard David, de Quentin Metsys, comme dans la *Sainte Claire* de Memling.

Du squelette émacié, transparent, irréel ; de l'ossature svelte comme les clochetons à jour que dresse, en plein azur, la « folle cathédrale », il ne subsiste plus de tangible et de vivant que la charpente indispensable pour servir de support à la prière.

Ayant dénombré les Voix qui ramènent l'homme vers les illusions du monde et ses gloires décevantes, Voix de l'Orgueil, Voix de la Haine, Voix de la Chair, « les étoiles de sang sur les cuirasses d'or », le « gros tapage fatigué dans un air plein de parfums atroces », le poète entonne ce cantique plus beau, s'il se peut encore que l'hymne final dans la *Bénédiction* de Baudelaire.

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations
Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions
Pour l'assourdissement des silences honnêtes,
Colères, soupirs noirs, regrets, tentations,

Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !
Sentences, mots en vain, métaphores mal faites,
Toute la rhétorique en fuite des péchés,
Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés.
Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la Parole forte,
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez!

Mourez parmi la voix que la prière emporte
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte
Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour,
Mourez parmi la voix que la prière apporte

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

Sagesse est, à coup sûr, l'œuvre la plus caractéristique de Verlaine. Car elle montre dans toute sa grandeur et sa faiblesse l'homme à travers le poète ; elle marque, en même temps, la date d'une évolution dans le vers français, la rupture avec le Parnasse un retour à la Beauté « simple et vraie », à la Beauté qui seule ne ment pas.

*
* *

A part la catastrophe qui l'éloigna pour jamais de la société régulière et fit de lui, jusqu'à

la fin de sa vie, une manière d'*outlaw* reluisant et mal famé, Verlaine, peut-on dire, n'a pas eu d'histoire. Son existence s'est déroulée, comme la comédie italienne, sur la place publique, entre les murs de l'hôpital et la porte du marchand de vins, avec, pour toile de fond, cette même cathédrale où, quatre siècles auparavant, le trimardeur François Villon s'agenouillait « pour prier Notre-Dame ». Nul être humain ne fut, plus que Verlaine, spécialisé dans sa fonction. Ce fut un poète, et rien de plus. Ronsard, Victor Hugo, Jean Racine mêlent à leurs dons lyriques d'admirables facultés oratoires. Ce sont de merveilleux rhéteurs, d'incomparables avocats. Verlaine est tout en cris, en effusions passionnées. Il délire, il se meurt, il se pâme, transverbéré d'amour.

Poète admirable et spontané, il n'a que faire d'un travail soutenu. On l'imagine malaisément assis devant sa table, à des heures méthodiques, et reprenant le lendemain sa tâche de la veille.

La bohème, le désordre, la godaille populacière étaient le milieu propice à son génie. Il vivait naturellement parmi la crapule et

trouvait, à l'assommoir, ses grâces les plus tendres, ses rythmes les plus purs. Il écrivait *Green* et couchait dans le ruisseau. Celys, naturellement, prospérait dans le fumier. Mais l'œuvre survit au poète disparu. La mort purifie et, comme le tison du prophète, ne laisse intacte que la pure essence des héros qu'elle a touchés. Par elle, Verlaine s'assied au rang des dieux.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure

ont à jamais pénétré dans nos cœurs.

Cependant, les forces inconscientes qui nous mènent impartissent le génie et la beauté, avec un majestueux dédain. Qu'importe à l'universalité des êtres un ténor contrefait, un poète scandaleux ? Aussi bien, est-ce peut-être une consolation, pour le commun des hommes, que cette indifférence de la Nature envers ses « fils aînés », l'incuriosité du Monde pour les avantages dont il comble ses favoris.

Et quand nous comptons les morts, nous pleurons ceux qui furent nos maîtres, ces plaintes ou ces révoltes n'ont pas d'écho dans l'Univers ! Hélas !

Combien sont partis, déjà, qui, sur la nef audacieuse du *Mercure*, s'embarquèrent, il y a trente ans, vers les cyprès d'Akademos, dans le sillage de Verlaine : Dubus, Aurier, Samain et, plus tard, Alfred Jarry, Marcel Schwob, hier encore le noble Pierre Quillard.

Les rameurs du golfe d'Otrante n'ont pas seuls mené des funérailles, perdu leurs frères d'armes aux escales du chemin. Elle nous emporte aussi vers les Manes, la barque d'Eurydice ! Le crépuscule d'automne ouvre ses ailes grises et plane sur le flot. Voici que, déjà plus assombri, le couchant mêle aux pourpres défaillantes les teintes obscures de la mort et de l'hiver. Qu'importe ! L'œuvre collective subsiste, l'honneur d'avoir, dans les matins fervents de la jeunesse, combattu en féaux écuyers du souverain poète, du maître que nous aimâmes, du pauvre et doux Lélian. Que le soleil s'amortisse ! Que la nuit confonde mer et ciel! La nef que pavoisa, jadis, notre Espérance et qu'illumine, à présent, la lueur mélancolique du souvenir, à travers les embruns, les vagues et les rochers astucieux, accomplira sa traversée, emportant les jeunes hommes qui,

tels autrefois leurs aînés, s'embarqueront aux lueurs des favorables étoiles, pour la seule découverte, pour la conquête du rythme, de la paix intérieure, de l'Eloquence et de la Beauté.

AUGUSTE RODO
DE NIEDERHAUSERN

AUGUSTE RODO
DE NIEDERHAUSERN

Le 24 mai 1913.

J'ai voulu, dès aujourd'hui, revoir au Luxembourg, le monument de Paul Verlaine, saluer d'un funèbre hommage cette œuvre cardinale de Niederhaüsern. Hier, en style administratif et laconique, un télégramme notifiait la mort du noble artiste aux papiers publics, à ses amis.

En allé, depuis quelques jours à peine, reçu dans Munich par ses lointains admirateurs, le maître à qui, jeune encore, une équitable renommée apportait, depuis peu, le salaire d'opiniâtres efforts et la revanche des luttes antérieures, a, dans ce voyage d'art et d'espérance, rencontré, sur son chemin, l'Inévitable. Une banale imprudence, quelque frairie où, peut-être, l'on but sans mesure, à l'allemande, puis

la congestion qui n'épargne guère que ceux dont l'âge a dépassé la quarantaine, les poumons bloqués et bientôt le dernier souffle d'un organisme où l'air et la vie ont cessé de pénétrer, il n'en faut pas davantage pour mettre à néant les promesses de l'avenir.

Auguste de Niederhaüsern — Rodo, comme le nommaient ses familiers d'un prénom ou d'un surnom qui, fort heureusement, abrégeait ce patronymique idyllique (*niederhaüsern* — maison de la vallée), dont les désinences tudesques ne s'accommodaient guère aux douceurs du langage français — Rodo, plus que tout autre, semblait promis à de longs espoirs. Il donnait une impression de vigueur et de joie indestructibles. C'était un petit homme, taillé en force, aux membres carrés de montagnard ou d'athlète, aux traits quelque peu frustes et lourds, mais qu'embellissaient de clartés vivantes un sourire enfantin et des yeux spirituels. Trapu, « court sur pattes », avec des bras que le maniement des calcaires, des glaises et du granit faisait pareils aux bras des plus fermes boxeurs, chevelu, barbu, mal peigné « hispide » comme disent en franco-belge les élèves de feu

Huysmans, harnaché en terrassier, pantalon bouffant et vareuse de velours, on l'eût aisément tenu pour un artisan quelconque, si la malice du regard et la qualité du discours n'eussent tout d'abord affirmé la riche culture, la fine trempe de son intellect.

« Rodo vous ressemblez à l'ours de Berne », lui disait un ami. Et Rodo ne s'offusquait point, car il entendait raillerie et savait causer à la française. Néanmoins, il venait de Genève de l'hypocrite, ennuyeuse et pédante Genève, « caverne d'honnêtes gens » où Lord Byron pensa mourir d'ennui, de ce pays où les vices et les vertus, la philanthropie et la rapine, l'escroc et l'aubergiste, le filou et le pasteur usent de la même langue, incorrecte et veule, ce pays d'où l'égoïsme, la laideur, la cafardise et le mensonge huguenots se sont, à la manière d'une tache nauséabonde propagés sur le monde occidental. Mais il n'avait point l'empreinte ni l'emprise de la Vache à Colas. Encore que Rodo comptât au nombre de ses plus beaux ouvrages, le monument élevé par la Suisse aux fondateurs du calvinisme, Servet, Théodore de Bèze et le revêche auteur de l'*Institution chrétienne*, jamais

entendement ne fut plus affranchi de tout protestantisme que le sien. Au demeurant, on imagine avec peine, un sculpteur, un de ces hommes que le Moyen âge, si profondément idolâtre, qualifiait de « maître ès pierres vives » atteint de piétisme ou féru de mysticité.

La vision des belles formes, la réalisation permanente d'un idéal plastique, la présence auguste de la nudité humaine sauvent la pensée et le cœur de ces excroissances ténébreuses. La lumière affranchit des Dieux. Comme les artistes de la Renaissance, Rodo fut un païen, dans le sens le plus compréhensif et le plus vaste du mot.

Les divers projets qui demeurent à l'état de maquettes, presque de rêves encore, dans son atelier, ainsi que les fragments plus achevés où s'exerça l'incomparable virtuosité du jeune maître portent la marque d'un naturalisme perspicace et bien équilibré. Conformé pour voir le monde extérieur et traduire par des contours ce qu'il a vu, Rodo n'en pénètre pas moins, en psychologue avisé, dans le tréfond et le « jardin secret » de ses modèles. Mais il n'affiche point la prétention (très en vogue, quand il débuta, dans les milieux soi-disant artistes),

de figurer « des âmes ». Certes, nul ne traduit avec plus d'autorité que lui la pensée et l'émotion interne du sujet qui pose devant lui. Telles études pour une *Ophélie au bord du fleuve* d'après Mme Chauvin, la belle cantatrice de Gabriel Fauré, et ce *Jérémie* à qui Rodin lui-même décerne l'épithète de « chef-d'œuvre », attestent au plus haut degré, chez Niederhaüsern, ce don magnifique d'émouvoir et d'être ému. Il en est de même pour *La Cheminée*, ou, sous le vaste manteau d'une royale ampleur, deux amants semblent réchauffer leur bonheur au double rayonnement de la flamme et de la volupté. Cette pièce magnifique, digne d'orner l'habitacle des rois, au temps où les souverains ne s'hébergeaient point dans des hôtels meublés, attend, presque achevée, une commande princière. Il en est de même pour le *Temple du Bonheur*, large composition, où la plus savante architectonique groupe, dans une sobre et majestueuse ordonnance, les ornements et les figures. Ainsi, la *Porte de l'Enfer* ou bien cette *Glorification du Travail* qui fait de Constantin Meunier l'égal de Pierre Puget. Niederhaüsern méditait encore ce monument

représentatif, expression totale, somme et *compendium* de son génie. Il cherchait, en modifiait l'aspect général, poussait avec ardeur un certain nombre de morceaux. Quelques-uns, taillés dans un grès particulièrement dur et d'une couleur enchanteresse, faisaient, il y a deux ans, l'admiration des connaisseurs.

Néanmoins l'*opus magnum*, la formule, comme on dit à présent, intégrale du penseur et du statuaire, pour la plupart d'entre nous restera cette image de Paul Verlaine, en qui l'artiste avait mis tout son cœur et son talent. Aux côtés de *poor Lelian*, Auguste de Niederhaüsern, maître en son art et grand parmi les plus fiers, n'était qu'un disciple, un admirateur enthousiaste et craintif. Dans la horde innommable dont s'entourait Verlaine, Rodo, comme la plupart d'entre nous, contemplait le rayonnement du poète ; il cachait les défaillances de l'homme sous un voile infini de compassion et de respect.

Le premier buste qu'il en fit remonte sans doute, à 1884, quand, l'auteur de *Sagesse*, méconnu de tous, abandonné par la plupart de ses amis, revient d'exil et de prison. Depuis,

Niederhaüsern ne cessa de porter en lui-même le simulacre divin, l'effigie auguste, chef-d'œuvre de sa maturité. Vingt fois il recommença le portrait de Verlaine. Employant le burin, le ciseau, il martela des reliefs, coula des bustes. Le bronze, l'argent, le marbre de Carare lui servirent, tour à tour, dans cette recherche sans répit d'une stylisation vivante ou, pour mieux dire, d'une incarnation nouvelle du grand lyrique, du pasteur de rhythmes qu'il aimait.

Verlaine, peu accessible à la tendresse, Verlaine qui sous l'apparence bon enfant et le débraillé de ses mœurs, nourrissait le plus parfait égoïsme, une froideur à la manière de Gœthe, pour tout ce qui ne touchait point directement ses intérêts, fut ému néanmoins de cette belle adoration.

Ne sais-tu que l'amour change en soi ce qu'il aime ?

Il écrivit, pour Niederhaüsern, un maître sonnet, une *Dédicace*. Mais il ne put résister à la tentation, dénigra un peu la statue et le statuaire. Dans un vers qui ne saurait compter parmi ses meilleurs, il déclara que le buste ne lui ressemblait point.

*
* *

« C'est l'heure exquise ». Le crépuscule amortit ses dernières lueurs dans les ondes croissantes de la nuit. Malgré le soir étouffant, près du *rosarium* qu'enchante le parfum ambré des lumineuses fleurs, sous les allées de marronniers où tombe déjà l'or crespelé des feuilles mortes, le silence et la nuit entrent de concert. Les massifs, les quinconces, les charmilles, le *Persée* de Benvenuto, l'arête des palais se détachent en vigueur, tantôt sur le fond bleu d'ardoise ou d'hortensia fané, tantôt sur les rouges enfumés du couchant. Le jardin est presque désert : un nègre qui fume, assis au bord d'une pelouse et s'harmonise avec l'ombre immanente, seul, avère le cosmopolitisme de ce lieu cher à notre matin. Voici la délicieuse minute des chauves-souris, ce jour après le jour fermé qui prête aux objets un charme de lointain et d'irréalité. Le buste de Verlaine, en pierre grise, émerge au détour d'une allée. Un peu ventrue et de style médiocre, la colonne qui le supporte s'érige dans une corbeille de violettes rustiques,

dont les couleurs claires apparaissent à présent, un peu vagues, comme une étoffe obsolète, comme un tapis décoloré. Sur la tête olympienne un pigeon bleuâtre s'est posé, dont le nid sans doute est fort prochain. Le poète rêve, tandis qu'à ses pieds trois « femmes de douleur », comme disait Rimbaud, mènent leur éternelle ronde. Ce ne sont ni les Grâces de Flaccus, ni les Nymphes de Virgile, ni les Vertus des Primitifs. Le commun apparemment les tient pour laides. Leur beauté romantique est tout entière, dans l'expression de leurs visages douloureux. Quel deuil les fait gémir ? Quel sauveur implorent leurs yeux désespérés ? La femme de trente ans, au milieu, celle de vingt, à droite, dardent vers l'horizon de nostalgiques prunelles. Une enfant de seize ans voile son front à gauche. De pudeur ? De douleur, en attendant.

La pâle Séléné qui venge les amies ?

Tourments inavoués, peines secrètes, orages du cœur, elles demandent au poète l'ivresse éleuthérienne des rythmes et des sons. Elles vivent. Elles incarnent l'humanité pensante qui, meurtrie et douloureuse, tente les étoiles

d'un chant sublime, qui puise dans les eaux vives, dans les eaux jaillissantes de l'immortelle poésie un peu de joie et de réconfort.

Des merles attardés sifflent encore dans les lierres et les buis. Une odeur fraîche d'herbes en fenaison alterne avec le parfum des roses. Tout à coup, de sa bêtise administrative, le tambour déchire la paix vespérale. Des gardes se figent aux portes du Luxembourg chassant les nocturnes promeneurs.

Derrière la fontaine Médicis, éclate la note limpide et triste des crapauds.

Le buste solennel, à présent, se confond avec la nuit, la théorie élégiaque des femmes entoure l'image de *poor Lelian*, à jamais lavé de ses erreurs et de ses défaillances.

Près de lui apparaît une ombre encore, celle de l'artiste amical, enthousiaste et profond qui, pour le triomphe de Verlaine, fit de cet ouvrage sublime, de l'artiste qui vivra désormais, uni dans la mémoire des hommes au poète souverain maître des pierres vives, couvert comme lui, par les ailes pacifiques de la Gloire, sous les rameaux d'un laurier permanent et fraternel.

CHARLES CROS

CHARLES CROS

Tout en haut de la rue de Rennes, dans ce quartier neuf et bête, où les Saint-Cyriens du dimanche traînent leur suffisance, où les étals de quincaillerie pieuse réjouissent l'œil par la coloration topinamboue des Notre-Dame en pastillage et des Sauveur à la crème, une sorte de chalet en retrait de l'alignement, pendu comme une guenille aux murs corrects des maisons voisines, avec, dans ces jours d'hiver, la tristesse des fleurs mourantes sous l'empoussièrement des tonnelles secouées par l'omnibus.

Grande ouverte, la salle d'un café vide à jamais de biberons et somnolente dans l'ordre uniforme des tables pâles, des verres et des fioles échafaudés sur leur dressoir. Au-dessus, l'emplacement quitté des noces et festins, le salon propice aux meuglements des sociétés chorales, aux entreprises dramatiques des calicots lettrés.

C'est là qu'au mois de septembre 1883, je vis Charles Cros pour la première fois. Sur un divan pisseux, entouré de sous-diacres, la plupart imberbes et tous d'une évidente malpropreté, Cros, très allumé, récitait des vers. Des cheveux de nègre et ce teint bitumeux que M. Péladan devait qualifier plus tard d' « indo-provençal », en parlant de sa personne ; des yeux bénins d'enfant ou de poète à qui la vie cacha ses tristesses et ses devoirs ; les mains déjà séniles et tremblotant la fièvre des alcools, ainsi m'apparut le fondateur des *Zutistes*, le praticien délicat dont le *Coffret de santal* délectait les curieux d'art, cependant que ses monologues, colportés au jour par la fantaisie de MM. Coquelin, éveillaient dans le grand public le goût de la drôlerie infinitésimale. A chaque strophe de ces pièces, connues pourtant et rabâchées dans l'entourage du grand homme, un frisson d'enthousiasme secouait la buée du pétun et les nidoreuses émanations de l'assemblée. Intarissablement, Charles Cros ressassait quelques poèmes, d'une voix brève et mate, dont le timbre découpait non sans vigueur la grâce un peu étriquée de ses compositions :

Mille étés et mille hivers
Passeront sur l'univers,
Sans que du poète-dieu
Li-Taï-Pé meurent des vers
Dans l'Empire du Milieu.

Les Ephèbes se pâmaient et je conclus bientôt, les voyant si déchaînés, qu'ils ne tarderaient point à nous confier quelques élégies de leur façon. Ils étaient bien là une douzaine de bacheliers, hardis comme des pages et plus cuistres que des pions. Le linge absent et l'ongle en deuil, ils évacuaient des choses ninivites ou contemporaines, au grand contentement des donzelles préposées à leur bonheur.

Encore mal instruit des cénacles esthétiques, l'impudeur de ces jeunes hommes ne laissa point que de m'éberluer et je demeurai sans parole devant la singulière obscénité de leurs rondeaux. Les gaillards célébraient par le menu les agréments de leurs compagnes, avec un luxe de « seins nacreux » et de « hanches assouplies » que les corsages de ces dames paraissaient ne justifier pas. Tous, d'ailleurs, infatués en diable et mutuellement congratulatifs, dai-

gnèrent m'apprendre comme quoi les Maîtres antérieurs ne furent que pagnotte au prix de leurs intellects. J'ai depuis entendu traiter Henri Heine, qu'il plagiaît, de crétin. Mais alors je débutais et cette assurance m'étonna.

Les muses ne manquaient point à la petite fête. Je ne pense pas avoir jamais rencontré plus lamentable congrès de laiderons. Et les atours de ces infantes m'expliquèrent d'abord l'incurable bassesse des rhapsodes fainéants, accagnardés aux bonnes fortunes du ruisseau.

Parmi les guenippes investies de leurs tendresses, une femme qui goûta quelque renom, du quartier Saint-Michel à l'Observatoire, marivaudait les grandes coquettes, avec les poses afférentes aux Célimènes de brasserie.

Grande, grasse et déjà fort loin du matin, sur le piano édenté de ses dièzes, elle exécutait volontiers des mélodrames dans le goût ingénu de M. Rollinat. Une légende glorifiait ses travaux. On prétendait que des appétits infralittéraires égayaient la beauté de ses décamerons. Elle tenait bureau d'esprit dans un troisième de la rue Monge, où passaient les jeunes hommes curieux de parfiler des syllabes, et

maint adolescent qui briguait la faveur d'être mûri par elle. Au demeurant, une excellente fille, moins sotte que la plupart des bas-bleus, et qui suffisait aux rêveries passionnelles d'une génération que ne tourmentait point la sublimité de son orgueil.

Le café du Chalet, où les poètes ont amené la faillite, céda la place à un fabricant de confitures. La distillerie emplit de manipulations néfastes ce lieu jadis intellectuel et Charles Cros a rendu l'âme entre les bras de feu Salis, grand prêtre de la limonade.

*
* *

Bien avant l'école post-verlainienne, Charles Cros, qui, jeune, connut le Maître, usita ses procédés en une série d'imitations habiles et d'un ton parfois heureux. Sans aucune personnalité bien définie, ces poèmes flottent de Verlaine à Coppée, avec, çà et là, des velléités parnassiennes promptement essouflées. Mais ses rimes sèches et d'un tour pointu, n'atteignent

pas la caressante langueur des *Romances sans paroles*, si elles dépassent de beaucoup la bassesse rondouillarde, le coton dans les oreilles des *Intimités*.

Quelques morceaux valent d'être retenus : non les *Sonnets*, d'une facture assez piètre, non le *Fleuve*, lourde composition qui magnifia son auteur d'un prix académique et fait songer aux pensums les plus massifs de Baour ou de Lemierre ; mais certaines légendes des *Chansons perpétuelles* cueillies dans cette forêt magique, où le poète d'*Atta-Troll* poursuit le drack et la salamandre, où bleuit, sous les ronceraies, le myosotis des amoureux serments.

L'Orgue, *l'Archet*, *la Dame en peine*, disent l'histoire des abandonnées mourant de leurs douleurs :

« Au bord du ruisseau croît un saule qui mire ses feuilles grises dans la glace du courant. Avec ce feuillage, elle avait fait une fantasque couronne de renoncules, d'orties et de marguerites et de ces longues fleurs pourpres que des bergers licencieux nomment d'un nom grossier, mais que nos froides vierges appellent doigts d'hommes morts. Alors, comme elle grimpait

pour suspendre la sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée et tous ces trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs ».

Ainsi parle Gertrude, annonçant à Maerte la mort d'Ophélie. C'est la funèbre et suave idylle que Charles Cros a tenté de redire après elle, dans ce *Nocturne* navrant et doux comme une page de Chopin :

Bois frissonnant, ciel étoilé,
Mon bien-aimé s'en est allé
Emportant mon cœur désolé.
Bois, que vos plaintives rumeurs
Que vos chants, rossignols charmeurs,
Aillent lui dire que je meurs...
Puisque je n'ai plus mon ami
Je mourrai dans l'étang parmi
Les fleurs, sous le flot endormi...

Et je pense que, même auprès du divin modèle, ce « quadro » suffit à désigner son auteur parmi les plus nobles chrysographes de ce temps.

Outre ses monologues imités, sinon dépassés depuis, Charles Cros découvrit je ne sais quelle abomination photographique. Il s'agissait, je crois, de fixer les couleurs sur un iodure nouveau, de donner au Philistin un moyen plus parfait de reproduire son image. Beau souci, en vérité, bien digne d'occuper, entre deux absinthes, les rêveries d'un alcoolique déchaîné.

Charles Cros est mort à son heure. Depuis longtemps déjà le démon de l'intempérance hantait son cerveau, jetant sous les pieds de la « noire idole » tout ce qui fut l'orgueil des jours anciens. Comme Quincey, comme Poë, comme Verlaine et Musset, comme plus d'un vivant illustre, il a connu l'incomparable maladie de l'alcool et traîné dans les cabarets sa généreuse vie. Plus favorisé que tout autre, il est tombé à la fin de sa jeunesse, ignorant les souillures dernières et les suprêmes expiations. Heureux certes ! Et combien enviable la fin de la journée à nos angoissants midis ! Sous le tertre vert, là-bas, dans le riant cimetière où s'apaise la chanson monstrueuse de Paris, les brises du printemps nouveau éparpillent leurs haleines.

Les hyacinthes, les violettes, germent comme un précoce amour, et, dans le ciel bleu de perle, passent des oiseaux migrateurs, — telles des âmes de poètes, — l'aile tendue vers le soleil.

VIGNY

VIGNY

Lorsqu'un poète, quels que puissent d'ailleurs être son génie et la beauté de ses ouvrages, obtient l'assentiment de tous ; quand il devient populaire ; quand, à défaut de ses écrits, son nom se grave dans toutes les mémoires, on peut, sans crainte d'erreur, affirmer que celui-là ne fut pas un artiste pur, que sa vie et son effort allèrent à des objets périssables, que, prêtre d'un culte sublime, parfois il en déserta l'autel pour sacrifier à des idoles étrangères, que, poursuivant tour à tour les honneurs et la fortune, il s'abaissa vers la foule, incapable de monter jusqu'à lui.

Dans les triomphes que décerne la multitude, au milieu des vivats et des acclamations, des rumeurs et de la pompe dont elle escorte ses favoris, une voix se fait entendre : la voix discordante des intérêts et des passions vulgaires.

Car « la plupart des hommes ne peut — disait Chamfort — s'élever qu'à des idées basses ».

Que, d'un consentement unanime, le troupeau des hommes sacre poète un vivant, et le magnifie, et l'adopte comme sien, cherchez! Vous trouverez en cet élu quelque chose de trouble ou d'inférieur, le souci de plaire, une condescendance hypocrite envers les préjugés reçus, l'abdication du Génie entre les mains de la Foule qui reconnaît avec joie, au front de l'homme, le stigmate honteux de sa médiocrité.

Cela, d'instinct ; car le peuple ne lit guère, et la plupart des riches lisent mal. Aussi, quand le public se tourne vers les écrivains fameux, leur dresse des monuments et consulte leurs oracles, ce n'est pas avec le noble zèle de la chose écrite, avec cette religion du style, du bien dire, que le monde moderne oublie, et dont il se désintéresse un peu plus chaque jour.

Au temps de Vigny, c'est Béranger qui triomphe. Tout Paris pour Lisette a les yeux de son bourgeois amant, le Paris de Michelet, de Paul-Louis, de Châteaubriand. Hugo lui-même, trop artiste pour se faire entendre et goûter du com-

mun tant qu'il sera le poète serein de l'Ere philippienne, cachant sa vie et répandant son esprit, le rêveur debout sur les calmes sommets, Hugo devra, pour atteindre à l'universelle épiphanie, à l'apothéose mondiale de ses derniers ans, traverser les orages du Deux-Décembre et recueillir les fruits d'un exil politique.

Il faudra qu'il ait écrit les *Châtiments*, et les *Misérables*, et *Napoléon le Petit*, dont les complaisances démocratiques scandalisaient le bon Flaubert.

Sur les poètes purs, poètes qui, pareils à Vigny, à Baudelaire, à ce divin Mallarmé de qui l'ombre charmante flotte encore autour de nous, sur les poètes qui ne recherchent ni les acclamations du Forum, ni la faveur des illettrés, un mystère subsiste. Leur image, comme celle d'Isis, n'apparaît que sous un voile mystique. Estompant leur visage et dérobant leurs traits, c'est, dans la mémoire des hommes qui passent et distraitement profèrent leurs noms superbes, c'est comme une ombre indécise, un clair-obscur pareil à ces vapeurs qui, même aux plus clairs matins de la saison heureuse, planent des

Alpes aux Pyrénées, sur la crête des montagnes, à ces vapeurs indélébiles des sommets que juin ne peut dissoudre, et qui, dans le profond azur d'été, chaperonnent encore le Mont-Blanc ou la Maladetta.

Nul poète n'a moins que Vigny pris contact avec la foule ; nul moins que lui ne s'est prostitué à la curiosité des hommes. Quarante-huit ans après sa mort, lorsque tant de marbres scandaleux ou de bronzes ridicules encombrent les places et les jardins publics, c'est en vain que l'élite s'efforce d'ériger une statue au poète d'*Eloa*, de *Samson* et de la *Mort du Loup*.

Oui, dans ce temps qui prodigue les simulacres, les bustes, les inscriptions commémoratives, où chaque îlot de terre, place ou carrefour a son grand homme plus ou moins couronné, Vigny seul est exclu de cet honneur posthume.

Cet esprit si haut, si distant, si éloigné de toute ambition vulgaire, semble avoir pour toujours écarté le public de sa mémoire ; son nom reste dans la pénombre et la forme de son visage dans les estampes de jadis.

En effet, Vigny fut avant tout un aristocrate.

Enfermé dans une réserve escarpée et dédaigneuse, ne faisant d'avances ou de courbettes à qui que ce fût, il méritait que Sainte-Beuve imaginât pour lui cette heureuse « tour d'ivoire » dont on a si fort abusé par la suite.

Le patricien — né, celui qui, pour tenir à l'écart la populace — et par la populace il faut entendre ici quiconque agit ou pense bassement — est celui qui n'a besoin de fortune, d'honneurs de titre, ni de célébrité.

Celui — disait Villiers de l'Isle-Adam — qui ne porte pas en lui-même sa propre gloire, est indigne de savoir jamais ce qu'un tel vocable signifie,

Or, Alfred de Vigny, qui enveloppait toute chose dans le même dédain pacifique et résigné, qui, pareil au Prospero de Shakespeare, estimait que « la vie est faite avec la substance de nos rêves », eut ce don magnifique de porter sa gloire en lui-même, n'ayant cure de mendier çà et là des guirlandes étrangères, ayant mis « sur le cimier du gentilhomme une plume de fer qui n'est pas sans beauté », attendant le règne du pur esprit, sachant qu'il ne laissait point un nom sans auréole. Confiant aussi dans la

« jeune postérité », des éphèbes enthousiastes, dans les amis renaissants qui, de dix en dix années, se groupent autour du poète, il n'attendit, pour monter au Capitole, ni les suffrages du vulgaire, ni l'attention du monde, ayant, de ses propres mains, posé le laurier toujours vert sur son front magnanime.

La plupart des gens de lettres, si turbulents, si avides, inquiets d'arriver, de transformer sur-le-champ la renommée en pécune, en distinctions, ne peuvent guère comprendre le mâle orgueil d'un tel poète qui, pareil au divin et chaste cygne auquel un autre poète le compara, effleure à peine les fanges terrestres abandonne les rives et, comme l'oiseau de Virgile, monte offrir aux étoiles un cantique immortel.

Vigny fut un aristocrate. Gentilhomme aussi, d'une famille humblement patricienne, famille de hobereaux, moitié soldats, moitié paysans, seigneurs de vastes terres, grands chasseurs, guerriers, mais réservant aux champs de la Beauce leur cœur, leur âme, leurs soins,

Heureux et satisfaits si chacun de leur race
Apposait Saint-Louis en croix sur sa cuirasse,
Comme les vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçons.

C'est dans les vieilles maisons de province, chez ces gentillâtres, ces *nobilis*, dont les hommes de cour se moquaient volontiers, et dont Louis XIV disait avec humeur : « Je ne les connais point », que s'est gardé le plus pur sang de la noblesse française. Leur obscurité les préservait en même temps de la ruine et des catastrophes auliques. Ils ne donnaient aux souverains ni maîtresses ni ministres. Aussi, leurs titres ne furent ni vendus ni substitués à des robins, à des parvenus, à des banquiers enrichis, comme ceux des grandes maisons où l'éclat ne se maintenait qu'à force d'argent, et qui, tôt ou tard, soumises au faste le plus onéreux, consommaient leur ruine, tombaient en quenouille et décroissaient lentement.

Pour former son jeune esprit et l'aiguiller vers les sommets, pour instruire son adolescence et la préserver des faiblesses communes, Alfred de Vigny eut le bonheur de trouver dans sa mère une femme intelligente et forte, dont la tendresse éclairée eut ce but unique de donner à son fils ses talents et ses vertus.

Moins compréhensive que la mère de Gœthe, celle de Vigny paraît avoir nuancé de quelque

austérité sa tendresse profonde. La joie est absente des conseils qu'elle donne à l'enfant prédestiné. Peut-être faut-il chercher dans ses pages éloquentes le premier germe de tristesse, le principe de l'amertume, du pessimisme qui caractérise la manière de Vigny.

Né dans une grange, il n'eût pas été moins superbe et moins pur. Car il était, suivant un mot fameux, de la race des Ancêtres. C'est justement qu'il a pu dire :

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes
J'ai compté mes aïeux suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.

A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Cri sublime de l'orgueil solitaire ! Cri surhumain, cri digne de Milton, du Cid dans son *Romancero*, et que Nietzsche lui-même n'a pas si hautement proféré !

L'existence du comte Victor-Alfred de Vigny se déroula suivant un rythme paisible, dans un

décor de bien-être et de tranquillité. De bonne heure il quitta le métier militaire. Il donna sa démission en 1827, ne fut plus que poète. Le beau cygne vivait au bord d'un flot qu'ignoraient les tempêtes. Les orages qui brisèrent ses ailes, qui lui firent chanter des hymnes si lugubres à la Mort, au Désespoir, lui vinrent du dedans. L'ouragan intérieur emporta cette âme ardente et concentrée, y souleva des tourbillons de désespérance, l'embrasa d'un lyrisme qu'elle n'avait pas connu, aux heures de la jeunesse et du bonheur !

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Eclairer pour lui seul l'horizon effacé ;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
La lettre sociale écrite avec le fer ;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant ;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant ;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougi de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin;
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs, une fleur à la main.

Les amours de Vigny avec Marie Dorval ne furent qu'une longue suite de querelles, de défaillances et de sombres raccommodements.

Comme Berlioz avait aimé, dans miss Harriett Smithson, Juliette, Ophélie et Desdemone, toutes les héroïnes de Shakespeare, toutes les visions de sa jeunesse, omettant de faire le départ entre la femme et la comédienne, Vigny aima, dans celle qui fut Kitty Bell et Marion de Lorme, un idéal surhumain, l' « Ange » des Romantiques. Il n'accepta point sans colère les

démentis quotidiens infligés par la réalité.

Ses lettres à Marie Dorval — c'est à coup sûr le plus bel ouvrage qu'il ait écrit en prose — témoignent d'une passion, d'une fièvre sensuelle, d'un amour maladroit à force d'emportement qui bientôt lassa l'objet pour qui s'allumèrent tant de feux. On ne saurait divulguer dans leur intégralité ces pages d'une ardeur effrénée, au regard de quoi les plus brûlantes effusions et les épîtres même d'Héloïse manquent de flamme et de couleur. Ici, plus de retenue ou de convention, de morgue littéraire ou d'emphase académique. La passion y parle toute pure. C'est un désir fougueux, désespéré, une sorte de *Cantique des Cantiques* à la manière noire, traité avec le sérieux et la profondeur, avec cette conscience que mettait dans tous ses ouvrages le probe et grand Vigny.

Marie Dorval, que les portraits d'Adolphe, de Léon Noël, d'Edmond Hédouin, nous montrent dans sa grâce frêle, aux traits irréguliers encadrés par de lourds bandeaux, (n'est-ce pas en son honneur qu'a été dit pour la première fois le mot connu : « pas jolie, mais pire » ?), tantôt sous le collet plat de Kitty Bell, tantôt sous

la coiffure pompeuse de Marion de Lorme, était femme, et, sinon perfide, tout au moins fragile.

Admirable comédienne, intuitive, pathétique, elle ne dépassait pas, hors du théâtre, le niveau d'une petite bourgeoise. Le grave, solennel et tendre poète l'importunait de son amour. Cette glorieuse conquête n'allait pas sans un peu d'ennui. Elle en fut bientôt lasse et ne tarda pas à quitter les hauteurs d'une passion inhabitable. Peu importe le nom du premier venu qu'elle choisit pour maître. Sa bienheureuse faute, sa trahison féconde a grandi, épuré la tendresse de Vigny. Elle a, par une blessure opportune, guéri la chair du poète, amplifié son inspiration, amené dans sa conscience le règne du pur esprit.

C'est, après l'évasion finale de l'amour et de la jalousie, « enfer où l'on aime encore », c'est, après le départ, la retraite aux champs, le repos dans la compagnie éternelle d'une épouse indifférente et respectée. Alors, Vigny compose les *Destinées*, formule son testament poétique. Après avoir

Penché sa tête pâle et pleuré sur la mer,

se conformant au précepte émis dans la *Maison*

du Berger, il conçoit l'univers comme une « maison centrale » où, prisonnier, l'homme « tresse de la paille ».

Son désespoir n'a besoin, pour s'exhaler, de plaintes ni de cris. S'il a, comme l'auteur des *Provinciales*, un sentiment profond de la misère humaine, il contemple sans effroi désormais, et sans amertume, les espaces infinis dont Pascal s'épouvantait.

Il s'abandonne à la beauté des choses. Il voit de haut le Monde, et jusqu'à son propre cœur. Sa pensée affranchie, exempte des dogmes et des lois, se revêt d'un stoïcisme que rien n'entame. Son grand cœur s'apaise enfin sous cette armure d'or.

A partir de ce moment, Vigny entre dans la phase olympienne, dans la maturité de son génie. Il assume déjà l'aspect surhumain de ses derniers jours. Sa hauteur se fait plus discrète. Une résignation pleine de mépris inspire sa chaste muse, la drape d'un manteau plus sévère, tandis que le mal affreux qui le dévore imprime à son visage une sublime et douloureuse beauté.

Il accepte froidement, et comme inéluctables, ces maux qui le déchirent. Que le renard affamé

laboure ses entrailles ! il sait que « prier, pleurer, gémir est également lâche »; il oppose le dédain, un stoïque sourire aux morsures profondes qui lui rongent les flancs. Il dit à la nature, dispensatrice indifférente de la joie et des douleurs :

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez et dédaignez si vous êtes déesse :
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Il a médité sur le Monde et jugé le cours des civilisations. Le royaliste de 1814, page de Louis XVIII et compagnon de son neveu dans la guerre d'Espagne, sourit amèrement devant la royauté démocratique. Il ne croit plus aux Bourbons et ne porte à Louis-Philippe qu'un médiocre intérêt. Mais il affirme qu'on ne peut rien bâtir « sur le limon confus des révolutions »,que « toute démocratie est un désert de sable », où d'obscurs ambitieux règnent sur le peuple, un peu comme le Cléon d'Aristophane « traçant de faux devoirs et frappant de vrais droits ». Il ne croit en rien. Il n'espère plus : « Moi seul, et c'est assez ! » Devant les ruines de tout ce qui fut sa vie, et sa joie, et son ardeur, dans l'amour qui ment et

l'histoire qui triche, il reste debout, pareil à la colonne intacte et superbe d'un temple foudroyé.

Ses portraits nous font toucher du doigt cette évolution d'un noble esprit vers une abnégation qui lui dicta des pages rappelant tour à tour des *Pensées* de Marc-Aurèle et cette fin terrible de *Candide* où Voltaire a mis la tristesse et la fierté de son âme. Depuis le gendarme rouge — qu'une mauvaise peinture du musée Carnavalet montre enfantin et souriant — depuis le magnifique portrait de Devéria et le bronze de David où Vigny arbore à la fois l'air fatal des jeunes hommes de son temps et le toupet de Louis-Philippe, avec les favoris en patte de lapin — ce qui fait qu'il ressemble tout à la fois à l'Ange des ténèbres et à M. de Montalivet — jusqu'à la suprême lithographie, au dernier dessin pris par Lafosse, quelques mois avant la fin du poète, quand, rongé par le cancer dont il devait mourir, son œil déjà ne s'ouvrait plus qu'aux visions éternelles, ce noble visage apparaît dans sa majestueuse beauté.

Dans l'effigie, à coup sûr la plus belle du vieillard, la douleur a meurtri la face, tiré

en bas la commissure des lèvres. « L'ange a bu du vinaigre », comme disait Sainte-Beuve. Mais le regard, d'un bleu profond, plane au-dessus des contingences vulgaires. Le cygne, au vent de la mort qui gonfle ses ailes palpitantes, s'abandonne et chante pour les jeunes hommes, pour la postérité d'un vivant qui doit bientôt périr, un cantique impérissable d'harmonie et de beauté.

*
* *

Chatterton fut une date au théâtre, l'œuvre la plus éclatante de la prose romantique à son aurore. Le personnage n'en était pas nouveau. Sous d'autres noms, Gœthe et Châteaubriand avaient montré cette figure élégiaque, ce blême adolescent que l'orgueil, le doute, une sensibilité maladive et d'impossibles amours jettent hors de la vie à sa première étape, qui, trop fier pour accepter l'existence médiocre, les dégoûts incessants d'une carrière disputée, abandonne la lutte et tombe sans regrets, puisqu'il vécut sans espoir.

Mais, tandis que René va chercher le trépas

et l'oubli sur les rives du Meschacébé, dans les splendeurs et la lumière des paysages primitifs, Chatterton et Werther demandent au suicide la guérison de leurs souffrances.

Chez eux, la douleur se complique d'incessantes humiliations, de misères quotidiennes. Ils ont des embarras d'argent. Ils endurent impatiemment des heurts, des contacts, des familiarités qui les offensent et les exaspèrent. Même sans Charlotte, Werther aboutirait au suicide. L'affront qu'il reçoit dans la société pleine de morgue nobiliaire où son ambition l'a conduit, la pauvreté qui si lourdement pèse sur ses débuts, suffirait à provoquer une catastrophe. De même, Chatterton ne se décide à prendre son opium qu'autant qu'il se voit frustré de sa gloire poétique et parce que le lord maire lui offre un poste de laquais. L'Anglais et l'Allemand souffrent l'un et l'autre dans leur amour-propre, avant de souffrir dans leur amour. Ces *raskolniks*, ces jeunes hommes en frac bleu, en gilet jaune, qui traduisent Ossian, lisent Homère et prétendent au pouvoir, ne peuvent endurer le venin, les rebuffades et les sottises d'une petite ville.

Chez eux, le mal du siècle n'est pas, comme chez René, un vague malaise, une mélancolie à la Byron, que berce le voyage, le train des chaises de poste, le renouvellement continu des paysages, les aspects variés de l'univers. Ambitieux et pauvres, ils ne sauraient s'adapter à leur milieu. Entre leurs dons magnifiques, les rêves démesurés qui sollicitent leur jeunesse et le monde qui les entoure, existe une formidable, divergence, une disproportion énorme. Cette monstrueuse incompatibilité les comble de rancœur, les abreuve de fiel et de tristesse, les exile et, dès leurs premiers pas dans la Cité des hommes, les jette hors la loi.

Ils n'ont cependant rien du jeune homme fatal et satanique, du révolté que Musset, Dumas, Berlioz, Hugo, George Sand font vivre, tour à tour, dans le roman et sur les planches, dont Barbey d'Aurévilly fit apparaître à nos yeux une silhouette grotesque et surannée. Studieux éphèbes, poètes de complexion rêveuse et délicate, ils eussent, en d'autres temps, mené le train pacifique des bourgeois cultivés, sensibles à la gaîté des enfants, aux grâces du paysage, à la saison des fleurs. Mais venus à une

époque de transition, nés d'une société qui se transforme et se désagrège, ils portent, au milieu d'un passé toujours vivant, l'inquiétude et l'espoir des temps nouveaux.

Nul d'entre ceux qui les entourent ne comprend quoi que ce soit à leurs enthousiasmes, à leur accablement, à leurs hésitations, à leur pensée inquiète. « Par délicatesse, j'ai perdu ma vie », attestera plus tard un jeune poète. N'est-ce pas le mot de tous les Chattertons ?

Ils meurent de l'universelle incompréhension. Venus trop tôt, trop tard, peu importe ! Ils n'ont de place dans leur pays ni dans leur siècle. Pour eux, le vaste monde, l'univers, la terre, de l'un à l'autre pôle, est un pays d'exil.

Gœthe, issu de gens médiocres, petit-fils de l'auberge du *Saule*, respectueux en bon Allemand de la hiérarchie et de l'apparat nobiliaire, Gœthe, avec sa nature de courtisan et son goût prononcé pour les charges de cour, a fortement appuyé sur les malencontres du jeune Werther, dans la belle société. Là où n'importe quel Français, à la fin de la Révolution, eût dédaigneusement souri, l'Allemand s'attriste et s'irrite. Un profond désespoir obnubile sa

pensée, encombre de végétations meurtrières, peuple d'herbes vénéneuses les domaines printaniers de son esprit et de son cœur.

Les peines de Chatterton émanent, semble-t-il, d'un point de départ, d'une conception plus nettement idéalistes. Outre que Vigny n'avait pas dans l'esprit l'humeur obséquieuse de Gœthe, sa naissance le mettait à l'abri des impertinences aristocratiques. L'ancien gendarme du roi, page de Charles X, ne pouvait, sous la Restauration, appréhender les rebuffades, encore moins les injures de ses pairs.

Chatterton, sous les traits de qui le poète s'est plu à figurer, sans doute, certains aspects de sa vie intérieure, contribue à donner de Vigny adolescent une image que l'on peut croire exacte. Il en a le style pur, élégant, travaillé, compliqué ; je voudrais qu'il me fût aussi permis de dire, quelquefois, un peu gauche et noué aux articulations. Il en porte le harnais.

Dans les caractères et les costumes, qu'il détaille et commente à la façon de Diderot, Vigny, en dépeignant Chatterton, avec sa veste noire, son pantalon gris, ses bottes molles, ses cheveux bruns sans poudre, tombant un peu

en désordre, l'air à la fois militaire et ecclésiastique, semble avoir tracé un fidèle croquis de sa propre personne.

Et, de fait, Chatterton pourrait prendre à son compte les invectives de Samson, la plainte de Moïse, tant d'autres vers acquis à l'immortalité.

J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Aussi, dans le deuil qui l'environne, pense-t-il d'abord, toujours, à la poésie. Il se tourne vers cette étoile et marche à sa lumière. Dès que sa gloire poétique semble menacée, il renonce à la lutte, il dépouille la vie, ainsi qu'un haillon

inutile désormais. Kitty Bell, libre, sans enfants ni mari, n'aurait pu calmer cette âme inquiète qui porte en elle-même son propre mal et se plaît à l'aggraver.

Cependant, la thèse de Chatterton nous paraît aujourd'hui excessive et paradoxale. Même, il ne semble pas bien prouvé que la société moderne ait pour devoir de rechercher les hommes de génie et d'assurer leur existence. La production intellectuelle, comme toutes les autres, subit la loi de l'offre et de la demande. Le Monde peut avoir des préoccupations plus urgentes que de fournir une clientèle aux jeunes hommes qui perpètrent des poèmes sans trouver un éditeur.

Les beaux vers, atteste Vigny lui-même, sont une marchandise qui ne plaît pas au commun des hommes. Or, le poète n'a rien à faire dans une démocratie. Il a besoin, pour qu'on l'entende, il a besoin d'un monde que des loisirs infinis, une culture élégante ont préparé de longue date à l'intelligence du Beau. Il faut une longue éducation pour goûter la forme d'un objet, quel qu'il soit, pour discerner le rythme d'un contour et percevoir l'accord des sons

superposés. La poésie, au siècle de Chatterton, n'est plus qu'un amusement de mandarins et de désœuvrés. Encore, les désœuvrés iront-ils de préférence à des jeux moins pacifiques. « Une âme contemplative est à charge à tous les ardélions qui couvrent la terre : l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié. »

Le génie, ou, pour mieux dire, l'activité humaine (car vienne un poète de génie, un Baudelaire, un Verlaine, il conquerra toujours l'audience de la foule), s'est orientée à présent vers d'autres buts. Et Vigny lui-même nous enseigne à ne pas gémir trop longtemps sur les maux inéluctables.

Le vieux monde guerrier, artiste, religieux, s'est enlaidi peut-être. En tout cas, de nouveaux facteurs sont entrés dans l'existence quotidienne. L'âpre lutte pour la vie a restreint le domaine du poète. Les joueurs de flûte et les assembleurs de paroles n'ont que faire dans la cité moderne, pleine de cris, de fièvre et de clameurs. « Un bon poète — disait Malherbe, avec sa brutalité coutumière — n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles. » Et le

mot, pour être un peu abject, n'en est pas moins d'une absolue et cruelle vérité.

L'art se transforme.

La poésie, après avoir enchanté les civilisations à leur matin, après s'être mêlée aux travaux des peuples disparus et des jeunes cités, est devenue un art interdit au plus grand nombre, une langue dont la clef n'appartient qu'à peu d'élus. Pour sentir ce qui fait la beauté d'une scène de Shakespeare, d'une strophe de Victor Hugo, d'un vers de Ronsard, de Chénier ou de Verlaine, une longue initiation, une culture préalable est de rigueur. Mais le goût des paroles éloquentes, des formes eurythmiques, des pensers robustes et du langage mélodieux ennoblit, comme autrefois, la demeure des hommes. Et les meilleurs d'entre eux gardent une reconnaissance éternelle aux cœurs vaillants qui, prouvant à l'humanité sa noblesse originelle, renoncent aux honneurs, à la fortune, aux contentements éphémères, pour accroître le commun patrimoine d'un beau livre, d'un drame ou d'un poème que se transmettent les races de génération en génération, comme autrefois, sur la route d'Eleusis, les coureurs se passaient la torche immortelle.

Vigny fut un des plus grands parmi les initiateurs de l'humanité, parmi ces précurseurs héroïques dont le nom survit à la fuite des jours, à la destruction des Etats. Il porta fièrement les flambeaux de la raison et de la beauté.

Nous le glorifions aujourd'hui. Mais combien tardive notre piété, combien chétif notre hommage auprès de l'édifice que Vigny érigea lui-même au nom des siècles à venir !

Les poètes nés, les poètes souverains que la Mélancolie, « *touched by pensiveness* », a marqués d'un sceau indélébile pour le triomphe et pour le désespoir, ceux qu'a touchés de son aile inspiratrice la « Colombe au bec d'airain » et la Muse aux lèvres éloquentes, ceux dont une flamme vive a effleuré la bouche prophétique ; les maîtres des paroles éternelles et des graves pensers ont bâti le plus durable édifice, ordonné une architecture qui, pour toujours, abrite leur image. Quelle que soit l'heure de leur avènement, les cultes et les lois dont ils procèdent, la civilisation qui les a formés, leur fantôme s'abritent dans le sanctuaire idéal que n'entament ni la suite innombrable des jours, ni les frimas destructeurs. Les

terzines lugubres de Dante et les « *songs* » d'Ophelia répondent, à travers les siècles, aux amènes chansons d'Horace, aux plaintes suaves de Virgile, pour attester l'éternelle jeunesse et la gloire non pareille du Verbe souverain.

Car ce temple des êtres harmonieux d'où « coule un si large fleuve de parler », cette demeure éternelle des artistes sonores, ce sont leurs ouvrages eux-mêmes, leurs vers plus indestructibles que le cèdre et plus durables que l'or. C'est l'Œuvre qui d'une couronne, ennoblit leur image et donne la Gloire pour sauvegarde à leurs tombeaux.

TABLE DES MATIÈRES

VERLAINE ..... ~~1~~ 5
CHARLES CROS ..... ~~39~~ 55
AUGUSTE RODO DE NIEDERHAUSERN..... ~~51~~ 43
VIGNY ..... ~~63~~ 67

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-trois juin mil neuf cent treize

POUR LA

SOCIÉTÉ DES TRENTE

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

SOCIÉTÉ DES TRENTE

Publier trente volumes du même format, avec des caractères classiques, une justification agréable, un papier solide, ne publier que des ouvrages lisibles et bien écrits, avec de bons auteurs et sur des sujets intéressants, sans se soucier des modes littéraires et des habitudes d'un jour, en un mot contribuer au relèvement de l'édition et de la librairie, tel est le but de la *Société des Trente*, formée par un groupe d'amateurs et d'auteurs qui veulent montrer que l'on peut imprimer de beaux livres à un prix relativement peu élevé.

La Société des Trente publiera les trente volumes qui composeront sa collection en cinq ans, à raison de six par an.

Ces ouvrages seront tirés à 530 exemplaires numérotés à la presse, dont 10 sur papier de Chine numérotés de 1 à 10, 20 sur papier du Japon numérotés de 11 à 30 et 500 sur papier vergé d'Arches numérotés de 31 à 530.

Le format choisi est l'in-8 écu (140^{mm} × 200^{mm}), qui est celui de ce volume.

Le caractère est le Didot classique.

Les volumes seront vendus en librairie au prix de 5 francs l'exemplaire sur papier vergé, 15 francs sur papier du Japon et 20 francs sur papier de Chine.

Les personnes qui souscriront aux six volumes de l'année auront à verser une somme

de 25 francs pour l'édition sur papier vergé d'Arches, de 75 francs pour l'édition sur papier du Japon ou de 100 francs pour l'édition sur papier de Chine.

La collection sera complète lorsqu'il aura paru trente volumes, qui ne seront jamais réimprimés.

Nous avons déjà publié :

MAURICE BARRÈS, *Pour nos Eglises.*
EMILE BERNARD, *Souvenirs sur Cézanne.*
HENRI MARTINEAU, *L'Itinéraire de Stendhal.*
ANDRÉ SALMON, *La Jeune Peinture Française.*
LUCILE DE CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes.*
REMY DE GOURMONT, *Le Chat de Misère.*
MAURICE BARRÈS, *Autour des Églises de Village.*
LAURENT TAILHADE, *Quelques Fantômes de Jadis.*

Voici la liste des ouvrages qui paraîtront successivement :

AUGUSTE SÉRIEYX, *Vincent d'Indy.*
ALFRED CAPUS, *Boulevards et Coulisses.*
CHATEAUBRIAND, *Journal d'un Conclave.*
JULES DESTRÉE, *La Wallonie.*
EUGÈNE MARSAN, *Charles Maurras.*
ANDRÉ SALMON, *La Jeune Sculpture Française.*
X. MARCEL BOULESTIN, *Le Monde et la Société en Angleterre.*
ANDRÉ HALLAYS, *Charles Bordes.*

La Société a choisi pour la représenter auprès de ses souscripteurs et des libraires M. Messein, éditeur, 19, quai Saint-Michel, qui reçoit les souscriptions pour l'année, ainsi que les commandes de volumes séparés.

RETURN TO →

1	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

DUE AS STAMPED BELOW

3/20/97		
RECEIVED		
JUN 20 1996		
CIRCULATION DEPT		

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD 19

D (4/94)

YB 39456

U.C. BERKELEY LIBRARIES

C007003140